

Postcritique D'amour et de haine

Pierre-Alexandre Fradet

Number 323, July 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

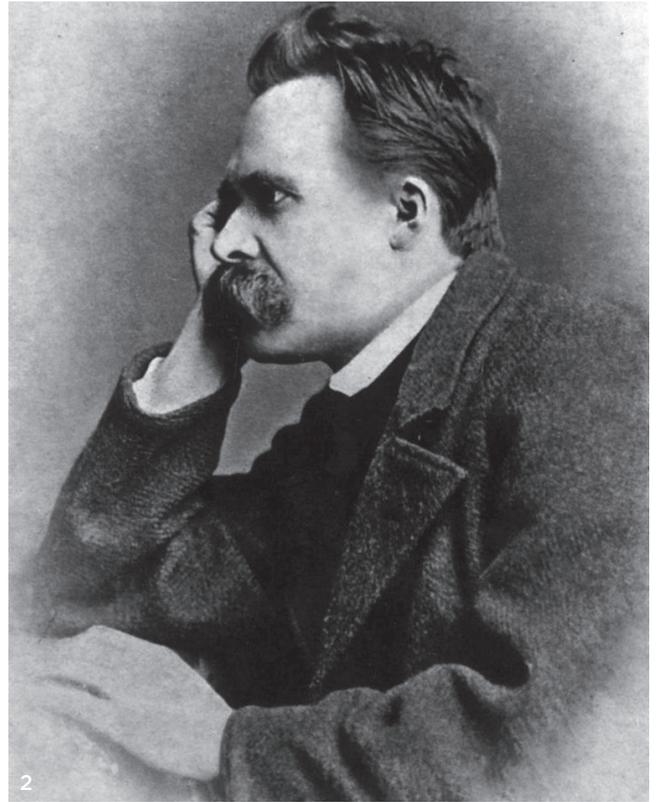
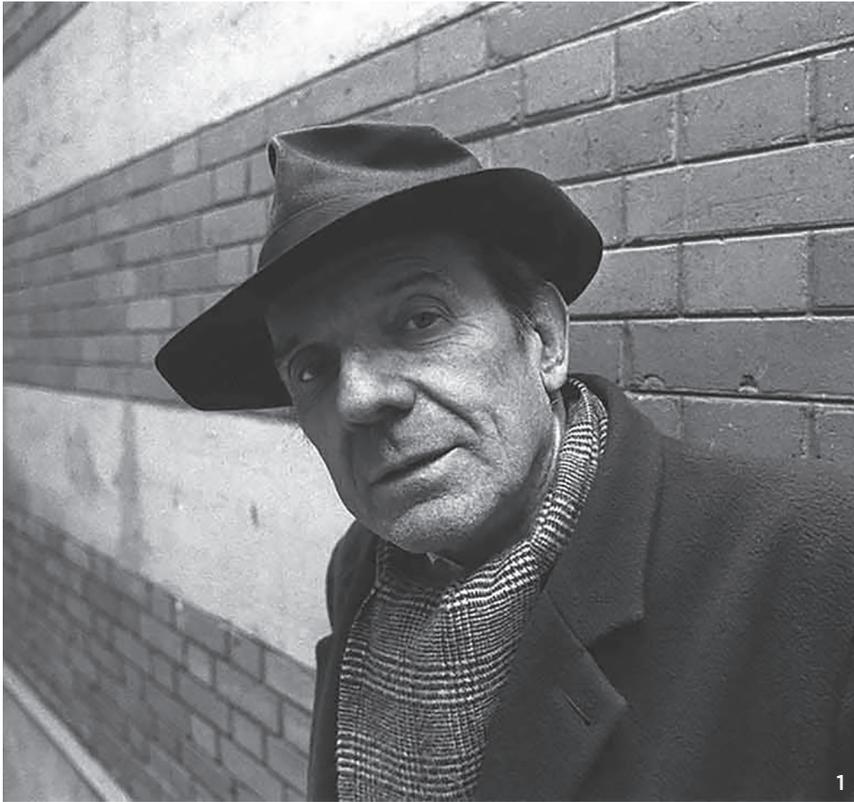
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2020). Review of [Postcritique : d'amour et de haine]. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 47–48.



POSTCRITIQUE D'AMOUR ET DE HAINE

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

On m'assigne ici l'inconfortable tâche de faire la critique de l'ouvrage que coiffe le beau titre de *Postcritique*.

«On s'en moque comme de l'an quarante... Les comptes rendus critiques, on en a soupé!», clameront en effet certains, en complet accord avec l'esprit du livre.

Et sans doute auront-ils raison de minimiser l'importance de ma perspective sur cet objet. Mais puisque toute faute avouée est à moitié pardonnée, j'ai espoir d'être excusé au moins en partie en me confessant de vous livrer ici ces quelques réflexions lourdes de conséquences pour la critique de cinéma – ou ce qu'elle pourrait devenir.

Qu'est-ce que l'âge postcritique? À quoi bon l'appeler de ses vœux? Laurent de Sutter apporte des réponses dès l'incipit du livre lorsqu'il formule 10 points distincts, dont le centre de gravité se ramène à un constat doublé d'une injonction: «Nous vivons l'âge du triomphe de la critique. Ce triomphe prend les formes les plus diverses: épistémologique (“théorie critique”), pédagogique (“esprit critique”), institutionnelle (“études critiques”), professionnelle (“critique littéraire, de cinéma, de

cuisine...”) [...] Pourtant, cette pensée nous rend bêtes. Chaque jour davantage. Il est donc temps de nous en libérer.»

Ainsi donc la critique, devenue dominante et abrutissante, serait la nouvelle cible à abattre. Mais attention, me dis-je sur-le-champ: en désavouant à cor et à cri le «triomphe de la critique», ne s'affirme-t-on pas soi-même comme un franc-tireur, c'est-à-dire comme un esprit critique qui prend le contrepied du soi-disant «air du temps» – au même titre que la gauche-critique déplore l'oppression des minorités ou que la droite-critique vilipende la prétendue rectitude politique? En un mot, les auteurs de *Postcritique* ne commettraient-ils pas une contradiction pragmatique en critiquant la critique? Qu'on me permette toutefois de refréner la tentation de déplorer cette contradiction pour à la place – c'est plus constructif – faire ressortir les importantes leçons du livre. Rien n'est plus dynamique et vivant, après tout, que les contradictions.

Qu'est-ce que la critique? Thomas de Koninck en éclaire l'étymologie dans *À quoi sert la philoso-*

«À la détestation tous azimuts [la critique de cinéma] doit opposer une certaine *tendresse*, qui est moins qu'une dévotion aveugle mais plus qu'une simple amitié.»

1, 2. *Deleuze et Nietzsche, deux amoureux*

phie? : «Le verbe grec *krinein* (signifiant “séparer”, “juger”, “décider”), d’où dérivent “critique”, “critère”, et le reste, renvoie d’abord à une fonction physiologique des plus fondamentales, celle d’éliminer de l’organisme les substances nocives : si nos reins cessent de “critiquer, nous mourons.» Entendue en ce sens scatologique, la critique implique de filtrer, trier, faire la part entre ce qui compte et ne compte pas pour favoriser la vie. La critique n’est donc pas entièrement destructrice : ici elle écarte, là elle retient.

Or, qu’ils l’avouent ou non, c’est exactement ce que font les auteurs de *Postcritique*. Dans son jousif texte intitulé «Pour une exégèse», Pacôme Thiellement note la tendance des humains à «passe[r] moins de temps à aimer ce qu’ils aiment qu’à ne pas aimer ce qu’ils n’aiment pas.» Du petit commentaire acerbe jusqu’à la diatribe officielle, sans oublier l’indignation en ligne (sur le dernier film que j’ai vu, que vous avez vu, que nous avons tous vu...), on s’échine en effet trop souvent à ne pas aimer ce qu’on n’aime pas, au lieu de «se focaliser sur des œuvres que l’on aime d’amour.»

Et puisqu’il faut bien parler d’amour, c’est sans surprise que Nietzsche et Deleuze sont amoureusement convoqués dans *Postcritique*. Pour les deux frères d’armes, rappelons-le, tous et chacun doivent étendre leur puissance d’agir (vitalité, créativité) en trouvant les manières adéquates d’y parvenir (manières toujours variables et circonstancielles). Laurent de Sutter fait œuvre utile lorsqu’il rappelle la distinction deleuzienne entre «critique» et «clinique», la première jugeant verticalement «du bien-fondé des causes» et la seconde impliquant horizontalement un «abandon au déploiement des possibles» – pur jeu affirmatif affranchi du ressentiment. La critique se trouve dès lors investie d’une «nouvelle mission» : «[n]on pas écrire sur ni à partir de l’art, mais avec l’art», comme le rapporte Marion Zilio.

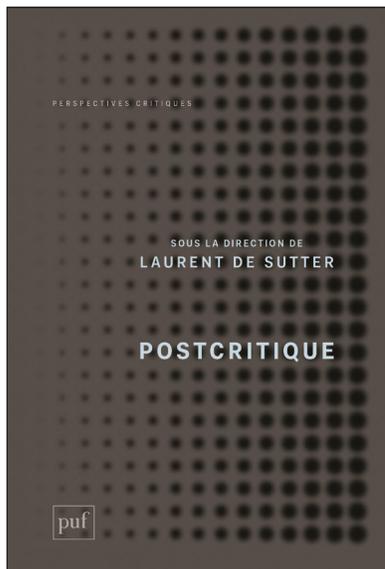
J’aime à croire que la critique de cinéma saura aujourd’hui se réapproprier cette mission créative. Au lieu de commenter un thème ou d’épiloguer sur un style, elle doit désormais les accompagner, c’est-à-dire en activer les ressources. Serait-ce à dire qu’on doit faire une croix sur les autres fonctions de la critique? Rien n’est moins sûr, à mon sens. Historiquement, la critique de cinéma a cherché soit à interpréter, soit à apprécier/déprécier, soit à créer. Et sans doute faut-il déplorer la hauteur artificielle avec laquelle nombre de critiques abordent le septième art (hauteur palpable jusque dans les textes tièdes où sont scandés les verdicts «trois

étoiles et demie»). Mais l’on ne saurait amputer la critique de ses diverses fonctions historiques, dont celles d’interpréter et d’apprécier.

D’une part, en effet, la critique de cinéma doit assumer plus que jamais son caractère affirmatif. À la détestation tous azimuts elle doit opposer une certaine tendresse, qui est moins qu’une dévotion aveugle mais plus qu’une simple amitié. En ce sens, surtout pour les cinéastes dont le potentiel est en train d’éclorre (parfois avec maladresse), la critique doit être honnête mais bienveillante, attentive à ce qu’il y a de grand dans ce qui est encore petit. D’autre part, surtout pour les artistes dont la renommée n’est plus à faire, la critique doit demeurer éclairante, séductible et flexible, mais ne jamais mâcher ses mots pour ce qui mérite le reproche, voire la parole révoltée. Ce regard mi-bienveillant mi-critique était déjà à vrai dire celui qu’adoptait Nietzsche, qui passait sans cesse de l’affirmation de la vie aux mises en garde contre la soporifique pitié.

Certes, et non sans raison, le collectif de Laurent de Sutter met plus volontiers l’accent sur l’affirmation de la vie que sur l’activité critique. Mais cette dernière n’en demeure pas moins à l’œuvre dans le livre, non seulement parce que l’appel d’un âge postcritique est lui-même l’expression d’une certaine critique (fût-elle implicite et renouvelée), mais encore parce qu’un collaborateur le dit sans détour. Lisons Tristan Garcia : «Il doit toujours exister une solution qui nous permettrait de conserver la possibilité de la critique sans en faire la condition de la pensée. [...] Dans le portrait rêvé que nous souhaiterions en faire, elle se montrerait exemplaire par son aptitude à savoir commencer d’être critique et savoir cesser de l’être, par sa souplesse []»

Impossible pour moi de ne pas me solidariser avec ces réflexions sur la souplesse, puisqu’elles rejoignent la leçon que j’ai cru devoir tirer, dans *Philosopher à travers le cinéma québécois*, de mes modestes analyses de *Bestiaire* et de *Laurentie*. Faire preuve de souplesse, c’est refuser de choisir pour de bon entre la critique et la postcritique. C’est s’autoriser l’une ou l’autre selon les contextes, dans un monde si foisonnant et labile qu’il requiert des réactions variées. Au sein de sa postface à *Algèbre de la tragédie*, Tristan Garcia avait exprimé une nette préférence pour l’univers postcritique. Or, quand il en vient à privilégier la souplesse dans *Postcritique*, Garcia montre en acte ce qu’il importe de faire dans la vie comme dans les salles obscures : être autocritique et zigzaguer entre l’amour et la haine, autant de fois que nécessaire, sans gêne ni remords.▲



—
Laurent de Sutter (dir.)
Postcritique
(Coll. «Perspectives critiques»)
France, PUF, 2019
300 p.
[Sans ill.]